



© Ariane Côté

Shawinigan – Québec - Canada

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seul propriétaire des droits et responsable  
du contenu de ce livre.

Illustration d'Ariane Côté

© Adobe Stock

ISBN : 979-10-424-3745-9

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada, 2024

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : Avril 2024

Ariane Côté

# **Le Manoir Rosenberg**

Les Rosenberg

Tome 1

*Pour Fanny*

*Ainsi que Kristelle et Kaya...  
mes jumeaux!*



Famille  
Rosenberg  
1898



Marshall



Iris

Vern  
Helena

Arthur  
Olivia

Margret  
Hans

Winifred

Philibert  
Harriett

Oswald

Agatha  
Floyd

Aldo

Angus

Elliott  
Penelope  
Alix  
Mary

Leonie  
Beatrice

Ernest  
Marcus  
Hubert  
Nell  
Mac





## Chapitre 1

Automne 1898

Chaque année, alors que la chaleur de l'été faisait place à la fraîcheur de l'automne, tous les membres de la famille Rosenberg se réunissaient pendant deux semaines au manoir de l'oncle Vern.

Étant l'ainé de la fratrie, il avait hérité après la mort de son père de la demeure ancestrale. Sept générations de Rosenberg y avaient maintenant vu le jour. Pour Arthur et sa famille, ces heureuses retrouvailles étaient le moment de l'année qu'ils préféraient entre tout.

Alors que les chevaux amorçaient leur dernier tournant, on vit apparaître les contours de la grande demeure.

L'excitation gagnait les enfants. Même Penelope, âgée de neuf ans, et son éternelle mine grise, avait, en cet instant, une petite lueur dans les yeux.

Son jumeau, Alix, qui n'avait en commun avec Penelope que le jour de leur naissance, était quant à lui, d'un optimisme imperturbable, et trépignait d'impatience depuis au moins une bonne heure déjà !

Elliott, âgé de douze ans, avait déjà rêvé mille fois de ce retour et de ce que seraient ces deux semaines en compagnie de ses cousins. Il avait en lui tout un monde fabuleux, inconnu de ceux qui l'entouraient. Il était doté d'une curiosité insatiable, d'une grande vivacité d'esprit et avait un sens de l'observation très aiguisé. Il y avait tellement de choses qu'il devait encore apprendre et découvrir...



Mary, trois ans, la petite dernière, était curieusement calme pour son âge. On pouvait souvent la surprendre à observer d'un œil attentif, les sourcils froncés, ce qui se passait autour d'elle, pour en arriver à quelles conclusions... On se le demandait toujours !

Leurs parents, Arthur et Olivia, étaient des gens bons, ouverts d'esprit et compréhensifs. Certains les accusaient de manquer de discipline avec leurs quatre enfants. Mais cela était bien mal les connaître ! Dans le douillet cocon familial, la confiance régnait et les enfants n'auraient souhaité pour rien au monde qu'un bien si précieux ne puisse leur être retiré.

Les enfants Rosenberg étaient libres de découvrir le monde, à l'intérieur des

limites fixées par les soins pleins d'amour de leurs parents.

Les chevaux s'immobilisèrent brusquement, interrompant leurs rêveries ; ils étaient enfin arrivés ! Le manoir se dressait là, devant eux.

Cette immense demeure avait toujours eu un grand effet sur Elliott, avec sa tour ronde et son autre tour carrée, surplombant le manoir, telle une sentinelle. Toutes ces fenêtres de formes et de grandeurs différentes avec, ici et là, ces incroyables vitraux, tous ces toits, tantôt pointus, tantôt recourbés. Il y avait aussi ces mélanges architecturaux qui conféraient au manoir quelque chose d'unique, qui résonnait jusqu'au plus profond de son être. Il se dégageait de cette demeure une

atmosphère inexplicable, à la fois lugubre et invitante.

Tous les ans, il attendait impatiemment leur retour en ces lieux qui l'attirait inexorablement. Se tournant vers les autres membres de sa famille, il observa avec attention la réaction de chacun. Un sourire se dessina furtivement sur son visage quand il constata que le manoir avait sur eux le même effet.

— Allons ! Je crois que nous sommes demeurés assis bien assez longtemps dans ce carrosse, votre oncle doit certainement attendre notre arrivée ! s'exclama Arthur, mettant court à ses réflexions.

Ils descendirent donc de la voiture un à un et se dirigèrent vers le manoir. Ils gravirent, dans un silence mêlé d'émotions,

les marches menant aux lourdes portes de bois sculptées. L'entrée du manoir impressionnait tous ses visiteurs, même les plus habitués.

Avant même que la main d'Arthur eût atteint le heurtoir, une des portes s'ouvrit soudainement. Ils purent apercevoir un domestique qui s'éclipsait rapidement derrière la porte pour laisser place à leur oncle Vern qui s'avavançait vers eux d'un pas assuré, un chaleureux sourire illuminant son visage.

— Ah ! Arthur ! Vous voilà enfin arrivés ! Nous désespérions de vous voir apparaître ! s'écria-t-il en serrant son frère dans ses bras tout en lui assénant de fraternelles tapes dans le dos.

Puis, se tournant vers les autres membres de la famille, il poursuivit :

— Allez ! Entrez ! Je parie que nous avons là plusieurs petites personnes affamées ! s'exclama-t-il, un bras toujours appuyé sur les épaules de son frère cadet.

— Vous ne croyez pas si bien dire mon cher ! lui répondit Olivia, tenant la petite Mary dans ses bras.

Oncle Vern sourit en regardant ses neveux et nièces qui avaient bien grandi au cours de la dernière année.

Puis, dans une joyeuse cacophonie, dévalant en trombe le grand escalier, la tribu d'oncle Philibert, accompagnée de monsieur Witby, le chien d'oncle Vern, fit son apparition : Ernest, onze ans et Marcus, dix ans, suivis de près par Hubert, huit ans.

Apparut ensuite Nell six ans, tenant par la main Mae, la petite dernière âgée de quatre ans.

Oncle Philibert et sa famille résidaient sur une ferme entourée de champs à perte de vue. Ils vivaient en grande majorité du produit de ses terres, et certaines années, moins bonnes que d'autres, il devait se joindre à ses métayers et y travailler de l'aube au crépuscule. La venue de trois garçons dans la famille fut pour lui et son épouse, Harriett, une véritable bénédiction.

Leurs cousins avaient la fâcheuse tendance à être quelque peu turbulents. Avec eux, il était impossible de s'occuper à une activité plus de trente minutes sans être sollicités, toutes affaires cessantes, à

d'inévitables jeux tous aussi bruyants les uns que les autres !

Elliott, armé d'un sourire courtois qu'il espéra des plus réussis, accueilli stoïquement ses turbulents cousins, tandis que Penelope roulait des yeux sans aucun scrupule. Alix, quant à lui, se rua gaiement vers ses cousins qui lui avaient tant manqué !

Avec la petite Mary toujours accrochée à son cou, Olivia sourit avec indulgence en contemplant cette bienheureuse marmaille.

Angus, le fils unique d'oncle Vern, arriva à ce moment. Ses treize ans faisaient de lui l'ainé des garçons Rosenberg. Déjà grand pour son âge, légèrement rondelet, un joli visage et des cheveux foncés ; il avait

incontestablement hérité de la beauté de sa mère. Un peu trop gâté, il était vrai, mais d'une grande générosité, qui paraissait pour certains étonnante chez un enfant unique.

La solitude qu'il ressentait la plupart du temps, lui faisait apprécier la compagnie de ses cousins lors de leurs visites.

Il avait tissé des liens solides avec ses cousins Marcus et Elliott, surtout avec ce dernier qui n'avait qu'un an de moins que lui. Il appréciait chez Elliott sa vivacité d'esprit et surtout l'incroyable patience dont il faisait preuve à écouter avec une sincère attention, les papotages d'un cousin en mal d'interlocuteurs.

Arrivant du grand salon, sa mère Helena, qui n'avait rien perdu de sa beauté,



vint les rejoindre. Elle salua les nouveaux arrivants et fut assaillie par une armée d'enfants trépignant. Tout en ébouriffant gentiment quelques petites têtes, elle se fraya un chemin jusqu'à Olivia.

— Ma chère Olivia, vous devez être épuisée. Allons ensemble nous rafraîchir avant le dîner, lui proposa-t-elle en lui tendant son bras.

Déposant la petite Mary par terre, Olivia sourit affectueusement à Helena, qui se montrait toujours si prévenante. Les deux belles-sœurs s'aimaient énormément. Elles montèrent donc ensemble le grand escalier, bras dessus bras dessous, discutant déjà de tout ce qui leur était arrivé au cours de la dernière année écoulée.

Tandis que Mary tentait tant bien que mal de survivre aux assauts de monsieur Witby qui essayait de lui lécher le visage en guise de bienvenue, Vern et Arthur se dirigèrent au salon. Dans la pièce, étaient déjà confortablement installés ; leur sœur Margret, son mari Hans et leurs deux filles, Leonie, dix-sept ans et Beatrix, quinze ans. Aucun d'eux, bien entendu, n'avait pris la peine de se déranger à l'arrivée de la famille d'Arthur.

Margret, à trente-sept ans, était la plus âgée des sœurs Rosenberg. Elle avait épousé un riche Baron, Hans Vernon. Elle daignait bien, une fois par année, quitter son château afin de faire honneur de leur présence à la famille, mais ils ne devaient pas en attendre plus de leur part.

— Sommes-nous tous là ? demanda Arthur à Vern qui s'était dirigé vers le plateau de rafraichissements.

— Oui, tous ! lui répondit-il en lui tendant un verre. Winifred nous est arrivée hier soir, Oswald et Aldo sont arrivés ensemble ce matin et Agatha et Floyd sont là depuis environ une heure déjà. Ils ne devraient pas tous tarder à descendre pour le dîner !

— Parfait ! dit Arthur, tournant la tête vers le hall où le bruit des voix des enfants s'estompait graduellement ; Maddie, la nurse, devait avoir pris la petite troupe en main.

Sans doute leur avait-elle fait préparer une petite collation pour leur arrivée. Au service des Rosenberg depuis

des décennies, elle avait depuis longtemps prouvé qu'elle savait s'y prendre avec les enfants. Peu importe le nombre de rejetons confiés à ses soins, elle les prenait tous avec plaisir sous son aile rassurante !

## Chapitre 2

Après un léger encas englouti à une vitesse ahurissante, Maddie conduisit les enfants deux étages plus haut, la petite main de Mary dans la sienne. Les escaliers étaient immenses et superbes. Entièrement de bois sculpté avec soins, tout était massif ; les marches, les barreaux, les rampes. Le tapis recouvrant le centre des marches étouffait le son de leurs pas. Une grande partie des murs était couverte de boiseries.

Tout en montant les étages, les enfants s'imprégnèrent de l'ambiance si particulière du manoir. Ils atteignirent un premier palier et continuèrent à monter puis arrivèrent enfin à l'étage réservé aux enfants. Ils passèrent devant la nurserie et la chambre de Maddie qui serait tout près

afin de veiller sur eux. Elle ouvrit une porte sur sa gauche et s'effaça pour laisser passer Hubert, Ernest, Marcus, Nell et Mae.

Ils passèrent ensuite devant la grande chambre d'Angus, puis Maddie se dirigea tout au bout du couloir et, à sa droite, elle ouvrit enfin une porte en s'adressant à Elliott :

— Et voilà ! Nous y sommes !

Les quatre enfants s'y engouffrèrent, heureux de retrouver cette chambre remplie de souvenirs. Émus, ils virent leurs malles déposées au pied de la grosse armoire, quatre petits lits étaient parfaitement alignés, deux à l'est, deux à l'ouest. Une énorme fenêtre en demi-cercle donnait sur les jardins derrière la maison, sur la droite il y avait la forêt et sur la gauche ils pouvaient apercevoir le petit étang où ils aimaient tant s'y amuser.

Les jumeaux s'étendirent sur leurs lits, un sourire aux lèvres. Un grand dôme de verre au plafond de la chambre leur permettait, la nuit, de regarder les étoiles. Ils n'auraient pour rien au monde échangé cette chambre contre une autre.

— J'adooooore cette maison ! s'exclama Alix, enchanté.

— Oh oui... se contenta de répondre Penelope dans un souffle.

Elliott s'agenouilla, ouvrit une malle et se mit en quête de biens essentiels ; ses livres, sa boîte à crayons, une loupe, des feuilles...

Mary arriva derrière lui et empoigna fermement SON bien essentiel ; son doudou !

Ils grimpèrent à leur tour sur leurs lits, installant confortablement leur espace

pour les deux semaines à venir. Semaines qui allaient sans aucun doute s'écouler beaucoup trop rapidement !

Debout sur son lit, Mary examina son doudou qu'elle venait de déposer aux côtés de son oreiller. Elle fronça les sourcils en mettant ses petites mains sur ses hanches.

— Humph... fit-elle.

Elle reprit son doudou et le déplaça de l'autre côté de son oreiller. Elle inspecta le tout et hocha la tête l'air satisfait. Elle s'allongea alors sur son lit, croisa les chevilles et, tout comme les jumeaux, elle contempla le ciel, un sourire béat sur sa jolie frimousse.

Pendant ce temps, Elliott avait presque terminé de ranger ses choses. Tout en se remémorant les vacances précédentes au manoir, il remit sa loupe dans le coffre,



car malheureusement, il était la plupart du temps trop occupé pour avoir l'occasion de l'utiliser, mais il l'apportait toujours avec lui juste au cas où.

Il fit une place dans la table de nuit qui était entre son lit et celui de Mary, il y mettrait les livres qu'il lirait pendant leur séjour. Il prit ensuite la lampe qui se trouvait dessus et la posa sur celle qui se trouvait de l'autre côté de son lit. De cette façon, Mary disposait de toute la surface de leur table de nuit commune pour y déposer doudou ou poupée !

— Allez, les enfants ! résonna la voix de Maddie dans le couloir. C'est l'heure du dîner !

— Quoi ? Déjà ? murmura Penelope, toujours étendue sur son lit, les mains derrière la tête, contemplant rêveusement les nuages qui défilaient là-haut.

Tristes d'avoir à interrompre ce moment d'enchantement, ils se dirigèrent d'un pas lent vers la porte afin de rejoindre leurs cousins pour le dîner.

Les enfants adoraient prendre leurs repas directement aux cuisines, au grand dam de Bertha, la cuisinière du manoir.

— Je t'avertis Maddie, gronda-t-elle tout en la menaçant de sa grosse louche, qu'ils ne touchent à rien ! Sinon...

— Ne t'en fais pas Bertha, je garde un œil sur eux ! lui répondit Maddie en souriant, nullement impressionnée par l'imposante cuisinière.

Les yeux de Bertha se rétrécirent tandis qu'elle regardait la nurse remplir les plats des enfants. Puis, étouffant un grognement, elle retourna s'affairer à ses fourneaux.

Les enfants s'assirent à la grande table de bois et se mirent immédiatement à avaler leur dîner.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Penelope en humant le bol que Maddie venait de déposer devant elle.

— De l'agneau, ma chérie ! répondit affectueusement la nurse.

Penelope fit de grands yeux et tout en repoussant les tendres morceaux de viande dans un coin de son plat, elle grommela :

— Comment peut-on manger de si jolies petites bêtes ?

Un lourd silence tomba dans la cuisine, accompagné de regards perplexes vers Penelope. Ce fut Elliott qui interrompit le malaise général en s'exclamant :

— Mais qu'est-ce qui te prend Penelope ?

— L'autre jour, quand je suis allée au village avec papa, il y avait un petit agneau... Oh ! Il était si mignon ! lui répondit-elle en baissant la tête, essayant tant bien que mal de cacher les larmes qui lui piquaient les yeux au souvenir de l'adorable animal.

Elliott et Alix se regardèrent horrifiés puis, d'un même mouvement, appréhendant la réaction de leur petite sœur, se tournèrent vers Mary. Cette dernière, le visage barbouillé de sauce, dévorait goulument son repas, inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

Dans un bruyant soupir de soulagement, les garçons replongèrent leurs nez dans leurs assiettes sans mot dire. « Ça lui passera » pensèrent-ils tous deux, essayant d'ignorer le nœud qui s'était formé dans leurs estomacs.

Les enfants se remirent à manger et la cuisine, après ce désagréable intermède, redevint bruyante sous les rires et les cris des cousins Rosenberg enfin réunis.

Dès qu'ils eurent terminé leur dîner, ils demandèrent à Maddie si elle leur donnait la permission d'aller s'amuser tous ensemble à l'extérieur. La nurse sembla hésiter quelques secondes avant d'accepter.

— C'est d'accord, mais...

Des cris de joie fusèrent, que Maddie s'empessa aussitôt de calmer.

— Mais les plus jeunes viendront avec moi. Il est tard et elles doivent aller au lit. J'irai vous chercher dans une heure et croyez-moi, vous n'aurez pas intérêt à vous cacher quand je sortirai ! leur dit-elle, prenant un air sévère, leur faisant ainsi